

# HÔTEL PRINCESSE

Patrice Dufétel

Éditions ThoT  
Roman



Une enfance picarde et paysanne lui a forgé un solide appétit de nature et lui a donné tôt le goût des mots. Dans les années 90, la reconnaissance de l'une de ses nouvelles par le journal *Nord Matin*, fut un déclic et le début d'un parcours littéraire foisonnant. Depuis, Patrice Dufétel a reçu le Grand Prix de la ville de Bergerac en 1995 pour ses poésies, le prix des éditions Le Roseau en 2004 et, plus récemment, le prix Jean Aubert 2015 pour *Le ciel sur l'épaule*. Son roman *La petite Orénoque* a été finaliste du prix régional du Lions Club et a reçu le prix Pegasus Cattolica. Patrice Dufétel est également président d'une association culturelle, « Le Cattleya », à Boulogne-sur-Mer, et anime, avec un groupe d'artistes, des lectures poétiques ou littéraires.



À Stéphane Thiriat, inlassable gardien de la mémoire  
boulonnaise et inspirateur, malgré lui, de cette histoire.

À Boulogne-sur-Mer, ma ville de cœur.

À Maryse, un peu au-dessus de mon épaule.

*« Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté. »*

Dorine, Acte II, Scène 3

Molière, *Le Tartuffe*



1.

Il attend l'étoile. Une qui fait sa belle, lui arrache les yeux. Qui n'attend que ça, qu'il la déshabille, exprès, le nez à la vitre, un hublot où sa tête cogne. Une, deux, trois fois ! Un piège que sa solitude lui tend, le soir venu, dans le hall désert de l'hôtel, face à l'océan, l'embarras des vagues pour lui parler encore du temps d'avant où il y avait des clients au *Princesse*.

Il n'attend rien peut-être, ou bien, il fait mine de ne pas être un vieil homme qui attend. D'une main leste encore, il essuie des restes de mélancolie au fond de ses yeux soyeux. Elle est venue, enfin, triomphante, ululer son petit souffle d'étoile, pour lui, juste un peu de sciure où sa tête bascule.

Et puis, il se redresse. D'entre les bras du fauteuil, il fait jaillir sa volonté. Il veut tenter autre chose. Mais rien ne vient avant qu'Annie le rejoigne et l'aide à se porter debout. Et c'est un rite auquel il s'abandonne de mauvaise grâce, en chassant du regard l'ombre factice des oiseaux nocturnes

qui hantent la jetée. « Votre repas est prêt » inaugure un léger *largetto* qu'amenuise le raffut des vagues. Il n'y a pas d'autre musique pour Alain qui donne le bras à sa logeuse, lui ronchonne un beau compliment et reluque ses jolis yeux comme il a fixé l'étoile du Berger. Il tient un moment dans sa main celle d'Annie, cette main qui le tire au salon, une vieille habitude qui sent le soir, l'odeur des choses qui s'exercent à ne plus exister.

C'est tard qu'Ethel les rejoint. C'est tard que la fille et la mère échangent le premier regard, où il est question d'Alain qui n'écoute plus tout à fait ce que les femmes ont à se dire, qui n'écoute plus le vent se ruer en bête malade sur la façade de l'hôtel. Dont les mains se fanent sur la couverture écossaise. De longues mains repliées, paisibles, aux veines bleu de nuit. Qui se referment sur le silence épuisant des femmes. Elles chuchotent un peu plus fort cette mer déchaînée qui menace, et ce cargo échoué au large. Aujourd'hui encore, les éboueurs ont fait grève.

Ethel aime les phrases courtes, décisives. Sa mère l'écoute en plissant les yeux. Décide de rentrer Alain dans sa chambre. La seule chambre de l'hôtel qui soit encore occupée. Lui s'éveille juste pour se laisser porter vers l'issue d'un interminable couloir. Aux yeux des femmes, il est encore monsieur le maire ; il s'assoit au bord du lit et c'est comme s'il allait parler bientôt, de sa voix chaude, devant une foule, et qu'on allait l'écouter dans un grand et beau silence, parler de sa ville, des gens d'ici, de la

mer qui ne respecte plus rien, des immeubles qu'il faudra bientôt évacuer. Mais il reste muet, face à la fenêtre, les yeux tournés vers l'océan.

Ethel ne dit rien d'important avant de le laisser seul. Elle brûle parfois de lui poser la question. Des choses qui remuent en elle et se figent. Il est bien loin, le temps où elle était une petite fille que tout le monde vénérât, l'enfant adorable à laquelle chacun souriait, un petit geyser de candeur, une eau vive au milieu des clients. Que sa mère chérissait, seule, loin du père jamais revu. Au tout dernier instant, sa volonté fléchit et les mots se défont, piètres soldats rendant les armes avant même de livrer combat. Il en est toujours ainsi avec Alain. Dans la profondeur de ses yeux noirs, l'étoile brève qui désarçonne. Et puis, le bruit mécanique du volet qui redescend. La hâte d'Ethel de retrouver sa mère. Les longs jours qui se succèdent.

Lui dort les yeux ouverts sur des cargos et des mers agitées. Il écoute les pas des promeneurs, il écoute les éclats de voix, les cris parfois, un doux tumulte dans la lente agonie du vent qui sonne aux étages. Bateleur frénétique qui n'a que faire de la rue à traverser. Pour hurler une phrase héroïque, désaccordée par le souvenir fugace d'Audrey. Qui a traversé au mauvais endroit et au mauvais moment. Un jour trouble de la mémoire d'Alain. Dessous cette même fenêtre. Cela fait une éternité. Peut-être bien vingt ans. Audrey en avait neuf. Elle rentrait chez elle. Rien qu'un passage protégé. Un feu tricolore le rappelle. La détresse

en trois couleurs. Et le néant des phares d'une voiture. Qui crisse absolument. La mouette sur le filin s'est envolée. En même temps que l'étoile. Chaque soir, il en est ainsi. Alain remonte le temps. De vieilles neiges qui le hantent. Ce jour-là, on l'avait prévenu en plein conseil, un mardi de septembre, vers le soir ; le ciel était noir. En face du *Princesse*, le pouls ralenti d'une ambulance, la figure sombre des brancardiers, puis le jeune corps sous une couverture. Partout les éclats de voix mesurés d'une petite foule tétanisée. Et des gendarmes soucieux relevant avec peine de rares indices. Une voiture qui avait filé vers la mer en laissant quelques traits de gomme sur la chaussée. Disparue à vive allure.

Audrey rentrait de son cours de solfège. Ses parents habitaient le quartier, un modeste immeuble derrière l'hôtel. Pour la jeune fille, il n'y avait que la rue à traverser, puis un petit square avant d'atteindre la maison du professeur. Parmi les feuilles éparpillées sur la voie, au-dessus d'une portée raturée, fleurissait l'épithète d'un petit soleil noir, le doux prénom d'une jeune fille fauchée, et pour écho, la note brève envolée. Une déflagration ! Très vite, l'affaire enfla. Il faudrait, coûte que coûte, retrouver l'infâme, l'innommable chauffard qui ne s'était même pas retourné sur le corps de sa jeune victime. Était-il d'ici ? Avait-il fui depuis longtemps la ville ? Pourrait-on le retrouver un jour ? Monsieur le maire délégua une commission pour aider les enquêteurs.

Une marche blanche fut organisée. La famille, les amis

marchèrent pour Audrey. Les heures parurent longues. Abominablement longues. Qui s'en souvient ce soir, sous l'étrange soufflerie du vent qui rabat les goélands vers le môle désert ? Qui pense à la douce Audrey, à cette écriture serrée, et aux notes qui s'égrènent comme oiseaux de mer ?

Inlassablement, il se raconte la même histoire. Parfois, elle revient en désordre. Des petits bouts cabossés. D'abord, la rumeur, nauséuse, rampante, insistante. Chacun soupçonne l'autre. Montre du doigt. Une mauvaise bile. Qu'il a fallu nettoyer. Trop d'esprits échauffés. Alain l'a fait. Avec cette manière d'onction, son carême à lui, la vague s'est arrêtée aux pieds des marches de la mairie. Les doigts pointés se sont résignés. Des notables ont été blanchis. L'enquête a fini par être classée.

Les fleurs au cimetière se sont fanées comme a pâli le sourire d'Audrey. Alain y songe, elle aurait presque trente ans. Alors il se l'imagine, abordant la rue déserte, lançant son cri sous la fenêtre du vieil homme, d'une plainte inaudible chassée par le vent hargneux, dans cette quasi-nuit et une quasi-solitude. Pour ne plus l'entendre tout à fait, Alain allume la radio et se bouche les oreilles. Et c'est l'autre qu'il aperçoit. Ses beaux yeux abyssins. Sa démarche lente, un peu calculée tout de même. Ses longs bras nus à la peau brune. Sa longue et élégante silhouette. L'éclat sombre de ses cheveux enrubannés sur l'épaule. Et le trait de sanguine de sa bouche aux lèvres si minces. Zeinab. Leur rencontre improbable. Alain s'en souvient.

D'abord, il y avait eu cet appel urgent. Le préfet en personne. Il avait fait répéter : « L'ambassade d'Iran, dites-vous, une princesse de passage ici, un voyage d'affaires et aussi d'agrément ? Lui réserver le meilleur accueil, et pourquoi pas, une réception à la mairie avec champagne et petits fours ? Mais, bien sûr, monsieur le préfet ! C'est une affaire entendue ! » avait-il conclu avant de raccrocher, un rien décontenancé à l'idée de céder à quelque caprice décidé en haut lieu et dont il pressentait plus d'embarras qu'un véritable intérêt pour sa ville déjà endettée et peu encline aux fastes princiers.

L'histoire lui paraissait à peine croyable. Ici, à l'hôtel de ville, bientôt, il y aurait une princesse qui voulait voir l'océan. À quoi pourrait-elle ressembler ? Était-elle jeune ou âgée ? Il n'avait pas eu le temps de le demander. Il n'aurait que quelques jours pour organiser sa venue, inviter quelques caciques, avertir la presse locale. Pour un peu, il en serait devenu fou. Alain détestait l'imprévu. Et là, il était servi !

La musique revient, peu à peu, envoûtante. Cette fois, il force le bouton de la radio. Elle l'emplit d'aise. Il se sent nager. Très loin. Alain comme un très vieux poisson. Dans la nasse de ses souvenirs.

2.

D'habitude, Ethel ne vient jamais frapper si tôt à la porte de sa chambre. Alain a mal dormi. Il chasse, d'un revers de main, la sale brume qui brouille ses yeux gris. Il fait oui, il fait j'arrive, il fait en vacillant au bord du lit, vous pouvez rentrer, la porte n'est pas fermée.

Ethel l'écoute lui répondre d'une petite voix blanche. Elle rentre. Pâle. Désincarnée. Elle tire le rideau : « Alain, il faut que vous voyiez ça, le vent a tout défoncé, des vagues monstrueuses, le sable est rentré dans les maisons, une partie de la digue s'est écroulée, des cabines de plage ont volé, une folie, je vous dis ! Vous n'êtes plus en sécurité ici ! Ma mère n'arrête pas de pleurer. Elle ne sait pas ce qu'elle va devenir, mais c'est sûr, elle va devoir partir. Et... Et vous Alain... Enfin, ma mère a peur de vous en parler, mais il va falloir songer à vous reloger. L'hôtel, ce n'est plus tenable. L'arrêté vient d'être signé. Le *Princesse* doit fermer ! »